

Danses

La danse (collective) est une manifestation essentielle de la vie villageoise. Danses et chants sont fréquents à la tombée du jour, accompagnés parfois de mascarades c'est-à-dire de prestations de personnages masqués.

Certains groupes sont réputés pour le temps qu'ils leur consacrent. L'attitude des autorités coloniales envers ces danses collectives et ces mascarades a été ambiguë. Elles les reconnaissaient comme des marques originales du patrimoine culturel mais elles les considéraient aussi avec méfiance. Dans le cas des Pende, elles n'étaient pas loin d'y voir aussi une forme d'addiction. Elles estimaient même que leur fréquence risquait de diminuer le temps consacré au travail (cultures imposées ou fourniture de fruits aux sociétés huilières). Elles soupçonnaient surtout danses et mascarades d'être l'expression d'un sentiment identitaire, donc potentiellement subversif. En 1947, un administrateur colonial a préconisé la déposition d'un chef dont les gens lui paraissaient faire trop de mascarades (Z. Strother, 1998, p. 262).



A (photo Henri Nicolai, 1955/73).



B (photo Henri Nicolaï, 1955/41).



De nombreux événements de la vie villageoise sont l'occasion de sortir les instruments de musique et de danser. Ici dans un village yansi (T. de Bagata), des trompes de tailles diverses et un grand tambour (photos Henri Nicolaï, A, B et C 1955/116).



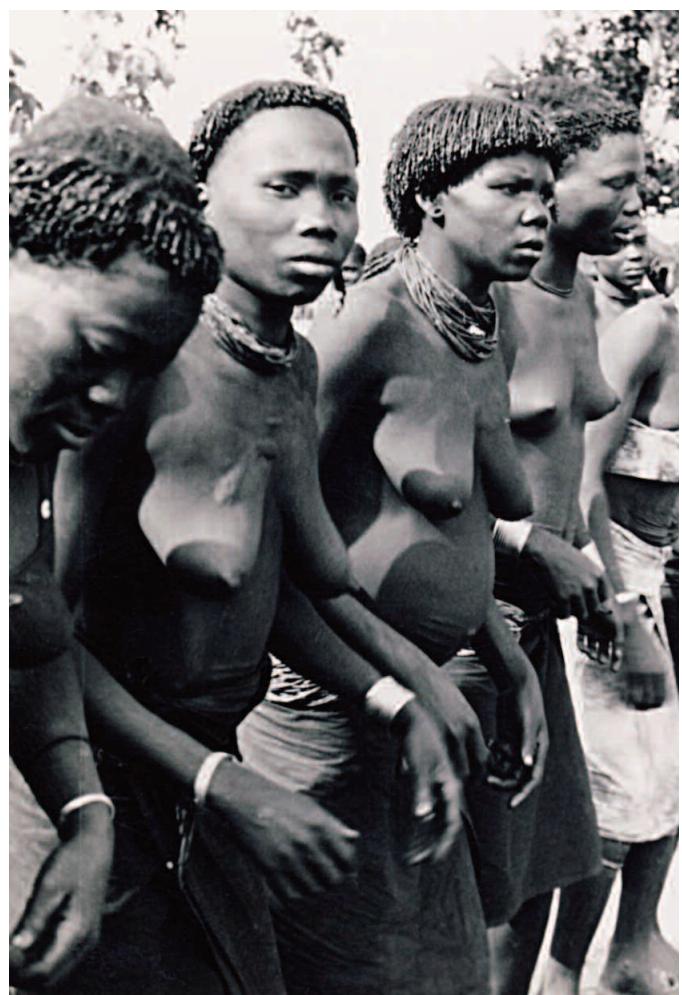
Au rythme de l'orchestre, les femmes yansi dansent en agitant des calebasses contenant des graines ou des pierres (photo Henri Nicolaï, 1955/74).



A (photo Henri Nicolaï, 1955/88).



Dans les villages des Pende du centre, homme et femmes dansent séparément en larges rondes sinuées. Ici, à la nuit tombante, sur la vaste place réservée aux danses dans le village de Mukoso (photos Henri Nicolaï, A et B 1955/124).



Mêmes scènes dans le village de Kinfundu (photo Henri Nicolaï, en haut 1955/125 et en bas 1955/79).



Les hommes de Mukoso, à l'écart des femmes, dansent avec animation (photo Henri Nicolaï, 1955/89).



Le groupe du chef à Kinfundu (photo Henri Nicolaï, 1955/78).



Les danses sont rythmées par un orchestre qui comporte au moins trois tambours de types différents (village Kinfundu). Le joueur de tambour, qui accompagne le xylophoniste sur la photo de la page suivante, a des grelots aux poignets (photos Henri Nicolaï, en haut 1955/85 et en bas 1955/77).



L'orchestre comporte parfois des xylophonistes (photo Henri Nicolai, 1957/120).



A (photo Henri Nicolai, 1955/98).



Xylophonistes avec en arrière, la ronde des danseuses. Village de Mukoso (photos Henri Nicolaï, A et B 1955/87).



Les danses sont l'occasion privilégiée de la sortie de personnages masqués. Certains cependant se montrent plus fréquemment. C'est, par exemple, le cas du mingandji, sorte de Père Fouettard qui fait la police, particulièrement celle des enfants, vêtu d'un costume de raphia à grosses mailles couvrant entièrement le corps, avec une tête aux yeux télescopiques, cette tête ayant parfois la forme d'un grand disque porté verticalement. Avec sa longue baguette, le mingandji poursuit les contrevenants, par exemple ceux qui ne peuvent pas assister aux danses en raison de leur âge ou d'interdictions rituelles. A Nioka Kakese (photo Henri Nicolaï, 1955/53).

Deux mingandji à Mukoso avec des masques en bois (photo Henri Nicolaï, 1955/86).



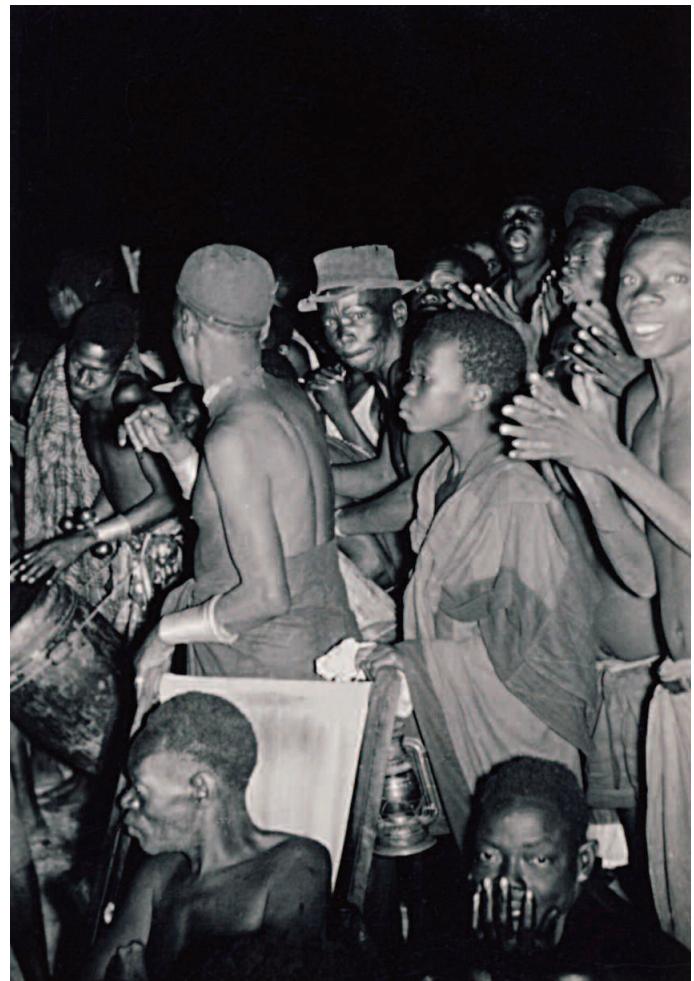
Certains danseurs masqués ont des costumes complexes garnis de grelots. Ils représentent un personnage spécifique (l'ensorcelé ou la coquette, par exemple) dont ils miment l'histoire, accompagnés par un orchestre et un chœur. Ici c'est un masque tshok qui est en visite dans le village.

Depuis l'époque coloniale, les autorités parrainent des rassemblements de personnages masqués notamment lors d'un festival annuel à Gungu (photo Henri Nicolaï, 1955/118).



Village de Mukoso. Danse mungonge (accompagnant les cérémonies de circoncision ou d'accession des jeunes gens à la mu-kanda, association des hommes) en début de nuit. Un long serpent d'hommes quasi nus à la peau zébrée de lignes blanches et portant sur la tête une armature de bois peinte en blanc, rampe d'abord dans la savane en bordure du village en émettant un bruissement terrifiant puis débouche sur la place des danses. Commence alors une chorégraphie d'apparence assez violente. Cette manifestation en principe ne peut être vue par les femmes. Une danse de ce type a été filmée dans Bolongo, un long métrage d'André Cauvin (1953) (photos Henri Nicolaï, en haut 1955/92 et en bas 1955/94).





Les grands tambours triangulaires et le chœur d'hommes qui accompagnent les danseurs (photo Henri Nicolaï, en haut 1955/91 et en bas 1955/91).



Les danseurs terrifient (ou en font le simulacre) un garçon candidat à la circoncision (ou à l'entrée dans l'association des hommes) (photo Henri Nicolaï, 1955/93).